

Du dire des Chibanis...

Saïd RAMDANE *

"Celui qui politique"

S. RAMDANE est conteur et formateur, mais pas seulement. Il a surtout cette sensibilité et ce doigté relationnel qui "touchent" et instaurent la confiance. Celle-ci ouvre les coeurs et les têtes. C'est ce qui lui a permis de recueillir ces dire des Chibanis. Il nous les livre ici "accompagnés" de son propre discours. Nous les présentons en gardant la forme de cet accompagnement : les mots de S. Ramdane courent en vis-à-vis le long des dire des Chibanis.

Quand je suis arrivé en France, j'étais frappé par la lumière ! Avant, je ne suis jamais sorti en ville. J'ai toujours vécu dans mon douar. Et de mon village, je suis allé directement à Paris où je me suis perdu dans la lumière. On est venu nous chercher, parce que c'est la première sucrerie dans notre région. On travaillait dans la betterave. (...)

On n'avait rien ! On est venu pour un but, pour travailler et ensuite retourner en Algérie... On n'est pas venu pour rester en France, vivre ici, faire des enfants et les élever ici... et de construire sa vie ici. On est venu juste pour travailler et retourner au pays. Y'en a qui travaillaient juste pour quelques temps et ils retournaient... Malheureusement, à l'arrivée en France, on n'avait aucun conseil avant de traverser les frontières (...) On n'avait aucun renseignement en Algérie... On nous a lâché comme un troupeau de brebis. Parmi nous, il y avait 75 à 80% d'analphabètes. On ne savait ni lire ni écrire.

Je suis arrivé donc dans la région parisienne... Je n'avais ni où dormir, ni de quoi manger et ne savait aucun mot français. Arrivé à la gare, j'étais là, debout... J'attendais, car je n'avais pas de quoi manger. Je suis rentré dans un café. On m'a donné un matelas pour dormir dans un coin où il y avait douze matelas dans une pièce étroite. Cette nuit-là, je n'ai pas pu dormir à cause des poux, et autres bestioles.

On m'a emmené travailler chez un patron français, dans la montagne... Le jour même je me suis battu avec le chef d'équipe et je suis parti. Il y avait des Algériens et des Tunisiens... Il les frappait, il donnait des gifles. Le patron est venu et m'a ordonné de prendre une pelle et de le suivre "Prends cette pelle et suis-moi" me dit-il. J'ai refusé et je suis parti en descendant à pied de la montagne. Arrivé à la gare, je ne savais même pas comment y

Dans ce numéro consacré à la question du "vieillessement des migrants", je ne peux livrer qu'une partie des impressions que j'ai notées dans mon carnet d'observations, en guise d'accompagnement de quelques extraits choisis de "Paroles d'Hommes"... Le travail de "reconstruction biographique" élaboré à partir de récits de vie est encore dans sa phase intermédiaire, et le matériau des "Paroles d'Hommes" continue de se produire...

Des "vieux immigrés" — des "Chibanis" pour dire "vieux" en arabe — j'en ai souvent rencontré dans mes diverses et multiples

interventions accomplies dans le "champ migratoire". Et bien que j'ai déjà eu l'occasion de travailler auprès d'eux, soit dans le cadre des dispositifs d'actions d'insertion et de formation (par exemple "Dire pour s'en sortir" avec l'ADATE à Grenoble), soit en animant des "ateliers de paroles" (par exemple au foyer Jules Vallès d'ARALIS à Villeurbanne), soit enfin au sein des associations de quartier, l'action que je mène au "Foyer Marhaba", est originale non seulement dans son "approcheméthodologique", mais aussi et surtout, par le fait de partager avec eux une certaine intimité en vivant "comme eux"

retourner, dans quel sens il fallait prendre le train... Je savais seulement qu'il me fallait descendre à la cinquième station... Heureusement, j'avais pris la bonne direction. Mais arrivé dans la petite commune, je me suis senti de nouveau perdu... Sorti de la gare, je ne me rappelais plus de l'endroit où j'avais dormi la veille... Je croise un policier et me dirige vers lui... mais je ne savais pas parler le français. L'agent m'emmena dans un café et j'étais soulagé de retrouver le lieu. (...) Le chef d'usine est juste et bien. Il aime quelqu'un de capable. Pas comme le Directeur-Général. La première fois, le grand patron m'a embauché pour porter des sacs de sucre... Je lui ai dit que moi je ne veux pas travailler à porter des sacs. Il m'a dit : "Regarde ! Cet homme est un Français et il fait le même travail que toi". Je lui dit : "Si ce Français est un bourricot, moi je ne suis pas un bourricot... Si je dois travailler comme ça, je n'ai qu'à rester dans mon pays et faire le même boulot"... J'ai dit cela au grand patron, le Directeur-Général lui-même. Et le Grand-Patron m'a dit :

*- Tu es obligé de travailler !
- Obligé que je travaille ?*

"(...) Nos parents ne parlent ni de retraite, ni de vieillesse ! Ils disent "Je suis malade" ! Rien n'est encore nommé ! (...)"

Yamina Benguigui, in "Africultures" n°2, nov.1997, p.38.

*- Oui obligé !
- Enlève ta veste, retrousse tes manches et tu me fais tomber. Et si tu arrives à me faire tomber par terre, là je travaille et je fais ce*

que tu m'ordonneras de faire... Mais si c'est moi qui te fais tomber, je ne travaillerai pas à porter des sacs... Et tu peux appeler la gendarmerie si tu veux, personne ne m'oblige de travailler"

Il m'a regardé puis il me dit : "Alors il faut partir !"

- D'accord je ne travaille pas. Je ne veux plus porter des sacs, tous les jours, comme un bourricot..."

Alors une fois sorti, le chef d'usine m'a appelé et m'a dit "Pourquoi tu as dit ça au grand patron ?". Je lui ai dit "Moi suis pas un bourricot, moi ! Si je suis un bourricot, je reste en Algérie... Si je suis venu en France, c'est pour travailler autre chose... En Algérie c'est différent ! " Il m'avait pris en estime. Il m'a dit "Viens ! Je t'embauche ailleurs dans une autre usine "

C'est comme ça que j'ai changé de métier. Il m'a mis avec les chaudronniers... Il y avait 10 chaudronniers, 9 manoeuvres français et moi le 10ème manoeuvre et le chef la 21ème personne de l'usine. Dès les premières heures de l'embauche, il m'a dit "Tu prends le seau, tu vas le rincer, tu emmènes l'eau pour se laver les mains et on va casser la croûte". J'ai dit "Quoi ! Je vais te chercher de l'eau!". "Oui, il m'a dit, tu ramènes l'eau le matin et l'eau le soir. Et c'est toi qui doit toujours nous ramener de l'eau". Alors je le

les mêmes conditions du lieu de vie.

Dès ma première visite du "Foyer Marhaba", une première interrogation s'imposa à moi : "que pensent ces vieux immigrés de la vie du Foyer et de son éloignement de la ville ? Se sentent-ils doublement isolés comme immigrés et comme résidents du foyer ?

Un jour, j'aperçois, au bord de la route menant au foyer, un des "résidents-retraités" qui marchait péniblement, à l'aide d'une béquille, en boitant. Je m'arrête et l'invite à monter dans ma voiture. Tout en me remerciant, il se met à parler de ses difficultés à se mouvoir, à se déplacer, en dehors du Foyer. "Ça c'est mon état ! C'est l'état des Chibanis !" finit-il par me dire, en soupirant, d'une voix presque tremblotante, comme s'il avait toutes les peines du monde à parler, comme s'il avait honte de se plaindre, comme s'il se sentait extrêmement gêné, et en même temps touché d'avoir été aidé. Et moi de lui demander :

"O Chibani ! Que t'est-il arrivé ? — Il m'est arrivé ce que tu ne peux imaginer qu'il me soit arrivé, me répondit-il ! Ah ! Si au moins cette tête pouvait te raconter !

Elle peut m'en parler ? lui dis-je. — Je ne sais par où commencer ! Ma tête ne sait plus où se tourner.

frappe d'un coup, direct au visage... Je n'ai même pas encore commencer vraiment à travailler, à peine quelques heures, et me voilà en train de cogner. Et c'est à cause de l'Algérie, car il m'a dit "Moi je connais l'Algérie et j'ai été chez toi et patati et patata" . Bref c'était un raciste. Et j'ai dit "Vous êtes tous des racistes" . Il m'a dit "Vous êtes ceci-cela" . Je lui dis "Tu ne parles pas de l'Algérie ! Tu parles de l'Algérie et je te casse la tête". Il continuait à parler et à m'insulter et c'est comme ça que je prends un marteau et je le cogne sur la tête... 15 jours dans le coma. Et moi par crainte de ce qui pouvait m'arriver, j'ai quitté la ville. (...)

Je vis dans un foyer... C'est une caserne de militaires... Je vis dans une chambre de un mètre de large juste pour coucher, une toute petite chambre où tu n'as pas où bouger... Ton voisin à côté qui soupire tu l'entends et lui aussi... On s'entend respirer. Tu ne peux rien faire... La séparation est un contre-plaqué... Au foyer quand tu arrives tu trouves une misère noire : un casier pour mettre tes affaires, un coin pour mettre des choses dans le frigo... (...) C'est pas une vie... Le foyer ce n'est pas une vie... C'est toujours pareil... Depuis longtemps c'est toujours pareil... Après quand tu oublies quelque chose tu ne la retrouves plus ; tu laisses un objet on te le pique... même ta bouffe... Si tu ne surveilles pas ta popote, on te la prend... On casse les casiers... jusqu'à maintenant... Ce qui a changé par rapport à aujourd'hui c'est la bagarre. Avant, y avait toujours des bagarres... Parfois pour rien... pour rien du tout... Le monde se saoule jusqu'à la nuit et chacun provoque l'autre... Ils se saoulent dehors et dès qu'ils rentrent au foyer ils se vengent... Tout ce qu'ils subissent dehors, ils le ressortent dans le foyer... Ils ne répondent pas, ne réagissent pas, ne disent rien, mais dès qu'ils se retrouvent au foyer ils se vengent... Ils agressent, des coups de poings, des insultes... Tout le temps comme ça... Toujours ça se passe comme ça... Ils vivaient comme ça... (...)

Donc, moi, tout ce que je voulais, c'est travailler et retourner en Algérie... C'était mon seul but. Mais par la suite, une fois le temps passé, les mois écoulés, on ne savait plus pourquoi on est venu ici en France, ni pourquoi on travaille, ni pourquoi on tourne en rond... On a oublié même notre terre au fur et à mesure que le temps passe... On se sentait de plus en plus éloigné de nos villages... On a oublié totalement le but... et tout cela parce qu'on n'avait pas de conseils dans les frontières algériennes... (...) Alors nous, on a vécu dans ce pays et le plus beau, le plus grave c'est qu'on est né pendant l'occupation française et on est arrivé en France juste au début de l'indépendance. Alors, on a toujours vécu dans la peur, la peur de la police française. On vivait toujours dans la crainte... et on travaillait toujours avec eux très durement. Il y a la crainte donc avec les Français, et pendant les vacances, lorsqu'on retournait en Algérie pour nous reposer un peu, on avait des problèmes dans les frontières algériennes, avec les douaniers. On nous écrasait à fond. On nous créait d'autres

Arrivés au Foyer, il m'invite à prendre un café. Dans sa chambre, il sort une liasse de courrier et me demande de lui "révéler son contenu", et d'un air confus : "Jene sais ni lire, ni écrire". Puis il se met à me raconter son accident.

C'est ainsi que j'ai connu peu à peu l'"expérience migratoire" de ces chibanis : dans des moments de "pause café", ou en partageant des repas... Certains soirs, je restais dormir dans une chambre mise à ma disposition où je leur tenais compagnie jusqu'à l'aube : nous restions à parler et à se raconter dans une "parole vraie", particulièrement durant les veillées du mois de Ramadan qui furent propices à des rencontres devenues rituelles. Comment autrement "capter" le sens caché derrière le discours si "délirant" des immigrants sans consacrer de longs moments de disponibilité, à les écouter ?

Ainsi, ma relation avec eux ne pouvait que se nouer dans le temps, au fil du temps. Mais peu d'entre eux semblaient comprendre les raisons de ma présence et le but de l'action... Eux aussi m'observaient et parfois m'interpellaient en me demandant : "C'est quoi ton travail ?" Comment y répondre ? A plusieurs reprises, ils me posèrent des questions tout en étant surpris de

problèmes... Ils nous écrasaient à fond et lorsqu'on rentrait à l'intérieur du pays on nous contrôlait dans les barrages pour certains avec mépris... On ne s'est pas retrouvé... On ne se sentait bien ni en Algérie, ni auprès des autorités algériennes, ni en France où on est considéré que comme des immigrés. On souffrait et on vivait dans la crainte quotidiennement... de tous les côtés.

Pour nous, on n'a encore rien connu... on n'a jamais été libres et indépendants... On n'a pas encore connu notre indépendance jusqu'à présent, actuellement et en particulier les immigrés... Ici on nous écrase, on nous exploite. On est des colonisés, et en Algérie on est pareil, des colonisés aussi... Voilà ! Problèmes avec les frontières... Voilà ! Et l'écrasement. Ici, on passe une année de misère, on sort dehors pour acheter de quoi vivre en souffrance... Et quand on partait prendre l'avion, on ne te laisse pas monter si tu ne craches pas de l'argent... Dans le bateau c'est la même chose et au retour, on te laisse tomber si tu ne craches pas de l'argent... On est tout le temps en souffrance... Ni ici, ni en Algérie, on n'a pas encore eu un moment de respiration... (...) Certains ne savent pas pourquoi ils sont ici... Ils n'ont pas de but... Ils croient encore que c'est cela la liberté... c'est-à-dire la débauche, la boisson, la liberté de voler, la liberté d'agresser... La liberté ici, c'est la femme... La liberté en vérité c'est qu'ils se cassent... Ils croyaient que c'est ça la liberté... Alors ils se saourent, puis ils font n'importe quoi et ils croient qu'ils sont libres... En réalité la liberté c'est pas ça... C'est libre de travailler 24h sur 24... libre de pas dire du mal des autres. (...) Beaucoup de vieux, qui sont à la retraite, ne veulent plus rentrer... Par exemple : quelqu'un qui est là depuis trente ans en France, ouvrier ou manoeuvre dans une entreprise ou dans une usine, il a normalement un mois de vacances par an... En fait il reste seulement 25 jours, car il faut enlever 3 jours pour aller et 3 jours pour le retour (train-bateau-car)... Pendant ces 25 jours, il reste à la maison, et voilà pourquoi sa femme pendant trente ans est mariée avec lui 30 fois... Et lui, il n'a pas éduqué ses enfants... donc ils sont ici dans le foyer minable et pensent qu'ils sont mieux qu'ils sont là-bas... Il s'est habitué à vivre seul ici. Là-bas, ses enfants le stressent et il se sent perturbé parce que... Pourquoi ?... Et c'est quelque chose de simple parce que quand il est en France, il est en France... Mais il ne vit pas à la française, il vit à l'algérienne... Et quand il est en Algérie, il vit à la française... Tout est à l'envers... Renversé... Et ceux qui ne veulent pas rentrer chez eux, ceux-là ils n'ont pas connu l'indépendance... C'est comme un enfant qui a vécu, venu au monde, sans connaître son père... ceux-là ont vécu en Algérie sous la colonisation française et ils sont venus en France toujours sous la "dominance des français"... avec une peur... et pour certains ils ont besoin... Il vit ici comme un étranger et il a peur en tant qu'étranger... Il a peur du Français, il a peur de la rue... Quand il sort au marché il voit les Français, il voit ça, et ça c'est un besoin pour lui... Et quand il va au bled il ne voit pas ça... Alors ça lui manque... parce que... quand il va travailler il

me voir moi-même étonné de mon propre silence. Et à leur tour, ils surent m'aider en m'offrant des bribes de réponses à leurs propres questionnements. (J'utiliserai ici pour les nommer les surnoms qu'ils se donnent entre eux) :

“Le Meddah” (le "crieur public") : — *Lui* (en l'occurrence ma personne), *il est là pour pénétrer votre âme..., vous "faire tourner la tête"...*

“Le Magicien” : — *Saïd est docteur... Docteur de l'âme ! C'est comme un médecin qui guérit l'esprit !*”

Et lorsque j'affirme que je ne suis ni médecin, ni docteur, ni psychologue, ni psychiatre, ils persistent à vouloir comprendre.

“Le cheikh” : — *Non ! Vous comprendrez rien de tôle !*

travaille et maintenant qu'ils sont à la retraite qu'est ce qu'ils foutent là... Il a fini !... Qu'est ce qu'il reste... il doit profiter avec sa femme et ses enfants... mais non ça c'est dans l'esprit, ça il a besoin... il a besoin d'être ici (...). C'est psychologique ça... Il aime voir les femmes..., la femme en mini-jupe... (...) Mais ils ne savent pas comment profiter... Ils ne vont nulle part, ni au cinéma, ni à la plage, ni se promener ni s'amuser... Ils ne profitent de rien... Et quand il sort, il va dans les quartiers où ils sont tous groupés... Par exemple, quand il va à Lyon, il est obligé d'aller à la Place du Pont, là où tous les étrangers sont groupés... C'est sa vie... les cafés, l'épicier... ils sont tous là... Certains ils viennent sans raison... Ils sont là... juste pour être là... Ils font un tour ou restent debout et guettent... Ils restent là et attendent dans l'espoir de croiser quelqu'un de connu, du même village, et si on a besoin de quelqu'un, c'est là qu'on le cherche... Tout le monde y va là-bas..., même s'il n'a rien à acheter il y va là-bas... Ils ont besoin de ça... (...)

La fierté c'est quand tu es au sommet de quelque chose et pas de vivre dans la misère ou de vivre sous un pont... Ça c'est l'immigration... (...) Toute la vie de l'immigré est difficile... Il faut tout le temps lutter pour arriver... Il faut être le meilleur pour être accepté ! (...). Le travail le plus dur c'est pour nous... Mon but a toujours été de m'installer en Algérie, et j'ai toujours cela dans ma tête mais j'ai pas la chance de réussir... Et je ne sais pas pourquoi. Tout me paraît un échec. Tout ce que j'ai tenté de faire a échoué... J'en sais rien, c'est peut-être question de chance ou de destin (mektoub !) Je ne sais pas... Pourtant, j'ai toujours travaillé difficilement... Et il m'arrive toujours quelque chose... (...) J'ai commencé à tomber malade en 1992... Mais là, je ne me rappelle plus rien... Je travaillais... J'avais de l'argent... J'allais

en chantier en Allemagne, en Belgique, avec Elf, EDF, des grandes sociétés... et j'ai commencé à travailler tout seul... J'étais en sous-traitance. J'avais créé une petite entreprise. Fin 1991, je voulais foncer plus loin, gagner plus d'argent et rentrer m'installer en Algérie. J'ai pris un forfait. Je travaillais presque 7 jours sur 7. Je me suis crevé au travail. (Larmes aux yeux, voix plus basse...) A la fin, deux mois après, un soir je suis rentré, j'ai mangé, et j'ai dormi sec... Et après j'ai tout oublié... Le lende-



— *Quoi ! Interrompt le "Meddah"! Tu crois que tu comprends mieux que moi ?*

— *Quoi ! Quoi ! clame le Cheikh ! Barce que toi ti combrennes toi ! Moi j'ti dis ! Saïd est un "quitor".. Il i là bor informi li zotoriti ! Moi j'ti di !*

"Celui qui politique" : — *C'est un mokh ! C'est un cerveau ! Il vous enseigne et enseigne ceux qui enpes ! Les g*

s d'ici vont "retourner ta tête", et

s vont vouloir te faire comprendre ce que tu ne sais pas... Il croient tous qu'ils son

les seuls à connaître la érité..." Au fond, le Magicien avait raison. Leurs "paroles" nous apprennent à mieux saisir la condition du vieux immigré au-

main, je ne me rappelais plus rien... Et c'est comme ça que j'ai commencé à tout perdre. Je suis resté un an et demi dans la rue et d'un seul coup, j'ai basculé dans un autre monde. J'ai tout laissé tomber, tout perdu. Et je ne sais pas comment cela m'est arrivé. Peut-être m'a-t-on ensorcelé ? J'en sais rien... On m'a fait quelque chose... J'errais n'importe où, je ne savais plus ce que je faisais, ni ce que j'avais, ni où j'allais... J'ai oublié ma famille, même que j'avais de l'argent dans une banque... Cela a duré deux ans, jusqu'au jour où quelqu'un de mon village est venu me chercher. Il est venu avec un ami et lorsqu'ils ont vu dans quel état je me trouvais, ils n'ont pas cherché à comprendre, ils m'ont mis dans une voiture et m'ont directement emmené en Algérie... Je n'étais même pas conscient du voyage, qu'on avait traversé l'Espagne et le Maroc pour rentrer en Algérie... J'étais comme une loque...

Ensuite, je suis resté trois ans en Algérie... Et c'est durant ces cinq années que j'ai tout perdu : la vue, la vie, le travail... J'ai eu comme un lavage de cerveau... J'ai même oublié tout ce que j'avais appris dans les stages... Je ne pouvais plus travailler, faire mon métier... Un moment, je ne savais plus écrire mon nom... Cela a duré en tout cinq ans... Après petit à petit ça m'est revenu... la langue aussi vers 1996-97... Ça fait maintenant presque deux ans. Pendant ces cinq ans, j'étais paumé, carrément. J'arrivais plus à travailler. Je ne voyais plus. Je me sentais dans un total épuisement. Et c'est là où je me sentais fatigué, à me sentir de plus en plus faible... Avant, la fatigue je connaissais pas, et je n'ai jamais été malade. J'ai jamais été chez le médecin... Et la malédiction, le mauvais sort m'est tombé dessus alors que j'étais en pleine santé. Et du jour au lendemain, je n'avais plus de force, plus d'énergie pour aller travailler... (...) Et maintenant je vis dans la crainte. Pas la crainte du boulot, ni de quelqu'un... non ! J'étais un fonceur... Et maintenant, j'ai peur de beaucoup de choses... Avant

je n'avais pas peur du Patron, maintenant j'ai peur du téléphone... J'ai la crainte de prendre le téléphone..., même de recevoir un coup de fil chez moi j'ai peur ! Et j'ai peur comme ça... c'est devenu une faiblesse, irrespirable... comme un étouffement... comme... je n'arrive plus à foncer, à décider...

Maintenant j'ai peur le dimanche, d'aller au boulot le lundi... et je me dis à moi-même : "Lundi il faut que j'aille avec courage..."



jourd'hui. Cemême "Magicien" di souvent : "Moi, pas de zig-zag. Moi, toujours la vérité ! N à droite, ni à gauche ! Toujours tout droit !". Et j'ai su que le Magicien est un drôle de mali. l'Histoire de la Parole", du crâne qui dit à la "tête qui vient d'être coupée" : " Hé tête ! Qui t'a emmenée ici ?" Et la tête qui répond : "La parole"...

Aussitôt le Meddah parle de "Tête de malheur"... Tout le monde semble connaître cette histoire... J'étais le seul à ne pas le savoir. Le Meddah part chercher la cassette et nous la fait écouter. C'est l'histoire d'un bonhomme qui dialogue avec une tête. En voici le début, où l'homme dit à la tête :

"Je viens te questionner et attends des réponses. Par Dieu, parles-moi. Est-ce là ton pays ou viens-tu en étranger ? O tête de malheur, par Dieu, parles-moi ! Cette tête reste-t-elle dans ce "pays sans nom" ? Je t'implore de me répondre au nom du Créateur. O toi qui hérite d'un enfant par l'Invisible. Tant que le temps des jours continue de s'écouler. Enracine une âme en toi et dis-moi ce qui t'es arrivé. Contes-moi comment les malheurs t'ont traversé ? Es-tu libre ou restes-tu esclave ? O tête d'exilé, par Dieu réponds-moi !"

Ces moments de doute et de méfiance furent cependant vite

"Le Magicien"

Je vis dans la misère noire ! Je ne suis pas retourné dans mon pays depuis cinq ans... Je vis une malédiction... Pas de travail... Peu de moyens... Que faire ? J'ai perdu tous mes droits... (...) Je suis arrivé en France en 1971. Avant, au bled, je travaillais la terre. J'étais un Fellah. J'ai travaillé comme manoeuvre dans une usine d'engrais agricole là où on faisait les oeufs à Bourgoin. Ensuite, je m'occupais d'une machine pour remplir des sacs et les porter... Après cela, j'ai travaillé dans le textile, dans une usine qui fabrique des draps, des couvertures... Je m'occupais du lavage et du rinçage de la laine et de l'emballage... En 1973, je touchais 2700F et je louais une chambre dans une ferme privée. Avant c'était une ancienne usine transformée en dortoir. A La Tour du Pin, j'ai travaillé dans la ferraille en bâtiment, comme ferrailleur...

Ensuite, j'ai travaillé à Cessieu, dans la fabrication des pièces de frigos, de mobylettes et de télévision. C'est là que j'ai eu le malheur, le drame de ma vie... L'accident, je l'ai eu au moment où je rentrais chez moi... Une voiture m'a frappé et je suis tombé sur ma tête... Au milieu de la nuit, j'ai ressenti de fortes douleurs... J'ai appelé un médecin d'urgence et c'est comme ça qu'on m'a hospitalisé en psychiatrie... A Bourgoin-Jallieu, je travaillais comme manoeuvre jusqu'à l'accident en 1976. Je suis tombé dans l'usine... J'ai failli frapper le médecin... On m'a hospitalisé à Saint Clair de la Tour pendant trois ans. Après, je suis sorti comme invalide, et depuis je n'ai plus travaillé, cela fait déjà 16 ans.

En France, depuis 26 ans, je suis arrivé à l'âge de 46 ans et j'étais célibataire. Je me suis marié à Bourgoin-Jallieu. On a vécu trois mois ensemble, puis on est parti en Algérie. Elle a fait deux fausses couches et depuis, je ne vais plus très bien. J'ai un enfant et maintenant il a 14 ans. (...) La dernière fois que je suis allé en Algérie, j'ai subi une agression : sept personnes, des bandits, m'ont attaqué et j'ai été sauvé "juste-juste"... Depuis, je ne suis plus retourné là-bas... Je vis avec 1800 F et cela ne me suffit pas pour vivre... Je suis séparé de ma famille et lésé de mes droits car on m'a volé... Quand je travaillais, j'étais bien et je rentrais au bled chaque année. Mais depuis mon retour d'Algérie, j'ai vécu la misère noire. Pendant neuf mois je couchais sous le pont de la gare, sans un sou..., jusqu'à la pension d'invalidité.... Je n'avais même pas de papiers en règle... J'ai dit à la police : "J'ai le droit de travailler !" La police m'a dit : "non !"... On m'a donné rendez-vous avec l'assistante sociale... Elle m'a dit : "Tu retournes dans ton pays et tu fais une demande de régularisation..." Je lui dis : "Stop Madame ! Toi t'es pas gentille ! Toi ça va pas !" Moi j'ai pas confiance aux gens... Un jour, j'ai payé quelqu'un, un

dissipés, et j'ai pu ainsi constituer un groupe de "chibanis" qui ont accepté de travailler avec moi en dehors des rencontres informelles. Ainsi suis-je devenu un "proche-familier" parmi eux, plus qu'un simple invité, au sein du foyer "Marhaba" qui veut dire "bienvenue". Ainsi m'ont-ils adopté, en m'accueillant.

Un jour, le Magicien me dit, devant un groupe d'hommes : *"Tu crois que tu es là pour nous apprendre ! Tu te trompes ! Les gens d'ici vont "retourner ta tête", et ils vont vouloir te faire comprendre ce que tu ne sais pas... Ils croient tous qu'ils sont les seuls à connaître la vérité..."*

Au fond, le Magicien avait raison. Leurs "paroles" nous apprennent à mieux saisir la condition du vieux immigré aujourd'hui. Ce même "Magicien" dit souvent : *"Moi, pas de zig-zag ! Moi, toujours la vérité ! Ni à droite, ni à gauche ! Toujours tout droit !"*. Et j'ai su que le Magicien est un drôle de malin... Et rien qu'avec lui, je pourrais écrire tout un livre !

C'est ainsi aussi que le lien s'est établi au-delà même de la distance, en dehors du cadre du Foyer. Un jour je décroche le téléphone à mon domicile, à 70 kms de là. Au bout du fil, je reconnais une voix devenue fa-

compatriote, pour me faire du courrier... après, il a disparu avec l'argent... Je suis arrivé en bonne santé, par le bureau des mains-d'oeuvre... Maintenant, adieu pour moi... Ma vie est finie !

Quand je suis allé la dernière fois en Algérie, à mon retour, j'ai trouvé une dette de 18.000F de loyers impayés... Et mes affaires ont été saisies, enfermées dans la cave... C'est de l'injustice... On m'a volé... Ecris une lettre à l'Assistante Sociale et dis lui : "Salutations Madame l'Assistante... Vous venir rencontrer moi et donnez moi explications concernant dettes de recouvrement... Deux courriers sans réponse de votre part... Venir confronter moi devant le fait..."

"Toi qui ne sait pas écrire, que ton corps et ton sang me content l'histoire du pays... Parle..."

Tahar Ben Jelloun, Les amandiers sont morts de leurs blessures...

"Le Meddah"

(le "crieur public")

Je suis arrivé en France, à Grenoble, le 12 juin 1957. Au début, je dormais dans une cave sur une simple couverture... et ça pendant un mois. Je n'avais pas un sou dans ma poche, même pas pour acheter de quoi chiquer ! Je rencontre quelqu'un de bien, un vrai compatriote, mais il est décédé depuis... qu'il soit au paradis ! Il m'a pris en charge et m'a trouvé du travail... J'ai travaillé avec lui pendant deux ans. En 1959, je suis monté à Paris... Après quelques jours d'errance, j'ai trouvé une place pour dormir gratuitement dans un couloir d'un "café kabyle"... Je suis resté dix mois sans travail... Un autre algérien m'a aidé à trouver un emploi comme manoeuvre pendant un an... J'ai pu mettre un peu d'argent de côté, puis je suis retourné au bled pour me marier... Un mois après, je suis reparti en France, de nouveau à Grenoble... Je suis resté quelques mois sans travail... J'ai ensuite travaillé pendant deux ans, puis retour au pays... où je suis resté deux mois là-bas, avant de revenir à Grenoble. Mais pas de travail... Alors je suis parti à Paris et là, on m'a embauché comme grutier chez "Chantier Moderne"... Je suis resté dans cette société pendant sept ans...

En 1977, on m'a envoyé en Côte d'Ivoire, par l'entreprise, pour former les Africains au métier de grutier pendant un an... Ensuite

milière, celle du Cheikh qui me dit : *“Vous passez un petit bonjour juste pour vous voir... Vous nous manquez !...”*

On demande de mes nouvelles ! Ils cherchent à comprendre les raisons de mon absence. A plusieurs reprises, ils sont venus me rendre visite à Grenoble, en se débrouillant entre eux, à deux ou trois personnes. Et à mon tour, je les ai accueilli chez moi.

Un jour, “celui qui politique” vient me voir et m’annonce qu’il venait d’entreprendre une démarche auprès de la Chambre des Métiers de Vienne pour se mettre à son compte en tant que travailleur indépendant... *“Je voulais te dire merci ! Ta présence m’a beaucoup aidé. J’ai appris à écouter en t’écoutant. Ta présence, tes paroles nous font du bien. Ça nous perturbe mais ça nous calme...”*. “Celui qui politique” n’avait plus travaillé depuis sept ans...

Les “Chibanis” ont toujours vécu dans une sorte de silence qui couvre le déracinement de l’exil. En vivant parmi eux, j’ai appris à connaître leurs destinées souvent tragiques et à saisir le sens ou le non-sens de leur Destin. Ainsi avons-nous commencer ensemble à exprimer “l’état déprimé” de tous ceux qui acceptèrent de raconter leurs maladies, leurs souffrances, leurs dépressions,

grutier dans un gros chantier près d’Orléans où on construisait une Centrale Nucléaire... Deux ans après, je me suis retrouvé à Paris sans travail pendant deux ans... Et puis de nouveau à Grenoble où j’ai travaillé dix années de suite comme grutier spécialisé... jusqu’à ce que je tombe malade... Et là, tout a commencé à basculer... Je ressentais des douleurs aux bras jusqu’à la paralysie... On m’a hospitalisé à l’Hopital Neurologique de Lyon où j’ai subi une opération au cou. C’était en 1991 et depuis 1992, je n’avais plus de travail, personne ne voulait plus me faire travailler... Et la santé s’aggravait... Je me sentais toujours fatigué... Que faire ? J’ai six enfants... Et je suis grand-père et je ne sais pas ce qui m’arrive !... Je ne trouve pas de remède à ma maladie...

En 1991, j’ai vécu un cauchemar... Je ne dormais plus... C’était à l’époque de la Guerre du Golf... Je ne voulais pas. Je ne souhaitais pas qu’on attaque l’Irak... Si j’avais la force, j’aurais défendu l’Irak... J’aurais aimé que Saddam sorte vainqueur... Je vivais dans un bungalow... On discutait entre nous... Avec les Français, qui ne disaient rien, je sentais que beaucoup de choses allaient mal, que beaucoup de choses allaient changer... Pour moi, je vivais le cauchemar...

Et pourtant, je suis encore en possession des papiers français... Je suis parti en 1957 durant la guerre d’Algérie. Avant 1957, en Algérie, il n’y avait pas de travail... Je vivais à El-Eulma. J’étais berger d’un troupeau d’agneaux appartenant à un colon, propriétaire de la ferme Debanne-Tiène qui se trouvait à 14 kms d’El-Eulma en pleine campagne. J’étais berger pendant huit ans. J’ai commencé depuis l’âge de 13 ans. On me payait 3F par jour et je travaillais 7 jours sur 7, depuis 8h le matin jusqu’à 18h le soir... La terre où je suis né, je ne peux pas l’oublier... C’est dans mon coeur et j’espère mourir là-bas... En France, je n’ai jamais été agressé, mais parfois on me maltraitait... Une fois, une bande de français, complètement saouls, m’ont insulté et traité de salopard, de sale race (...)

Moi, en 1957, quand je suis arrivé ici en France, j’ai trouvé des Italiens qui remuaient la marmite avec un bâton, des Portugais et des Espagnols qui viennent en France par la montagne rentrer clandestinement... Certains européens sont bien... Les arabes ils sont bien généralement, quelques-uns possèdent des richesses, mais on est mauvais... Chaque pays s’est développé, mais nous non... En Algérie, tu ne trouves rien... Qu’est-ce que tu peux faire là-bas ? Même pas un morceau de viande... Tout est cher... et il n’y a pas de travail pour nous... Mais moi je suis à la retraite maintenant ... Il ne faut pas lâcher ici... 2000F ici, c’est mieux que de vivre là-bas ! Je n’ai pas trouvé mieux.



leurs échecs... Ils commen-
çaient ainsi :

- Il m'est arrivé quelque chose...
- Ma vie n'a été que des échecs...
- Ma vie a basculé depuis que j'ai vécu ce jour de malheur...

“Au départ (avant), on n'avait rien et à la fin (maintenant) on n'est plus rien” disent les Chibanis en rompant le silence... Se dire est souvent pénible et peut paraître déplacé. Aussi les états de souffrance semblent se réduire à la seule douleur physique comme s'il n'y avait plus qu'un corps qui souffre... Entre le “pays perdu” et la “dépression”, il n'y a que la malédiction. C'est l'état des “zoufrias” (*), la vie des célibataires, des hommes vivants seuls. “On a vécu comme des bêtes, disent-ils, comme des sauvages, abandonnés, comme des orphelins...”. Ils se sentent trahis, “lachés comme des animaux”.

De cette façon, dans ces moments presque de joutes, au travers des récits, des contes et de la “poésie orale”, nous nous sommes tournés vers les “histoires de vies”, “raconte-moi tes soucis, tes déboires avec la vie”, “ra-

"Le Silencieux"

Je suis arrivé en France, à Lyon, en 1968. Six mois après, j'ai trouvé du travail dans une entreprise de travaux publics à Bourg-en-Bresse. Je m'occupais des conduites d'égouts, du goudron... En 1977, je travaillais dans une usine qui fait des rouleaux de plastique. On coupe le plastique, puis on soulève le rouleau de 260 kg... Je n'arrivais pas à soulever... je tombe avec le rouleau qui me fracture les pieds... Pendant presque vingt ans, j'ai travaillé aux travaux publics chez Merlin Gerin et un an et demi dans une fonderie à La Verpillère... et jamais il m'est arrivé un autre accident, ni de vertige... jamais je n'ai été malade, jamais hospitalisé, sauf à partir de ce jour de malédiction, ce jour de malheur... Je travaillais depuis un an et demi dans la fonderie... J'étais chargé de casser, au marteau, les moules des pièces... J'étais en bonne santé, j'avais une bonne mémoire... Mais un jour, je suis parti aux Assedic pour leur donner une lettre. Au retour, je rentrais au foyer et sur mon chemin, vers 15h30, j'ai eu l'accident. On m'a trouvé par terre, on m'a emmené à l'hôpital de Bourgoin-Jallieu et vers 22h, on m'a transporté à l'hôpital de Lyon... J'étais dans le coma pendant quatre jours... Une fois réveillé, je ne me sentais pas normal, je ne savais pas ce que je disais... Des amis du foyer étaient là... C'était la période de la Fête de l'Aid, c'est pourquoi ils sont venus me rendre visite...

Si tu me poses des questions, je peux te répondre, mais dès que tu pars, j'oublie tout ce qu'on s'est dit... Le reste du temps, je ne fais que dormir... Dès que je commence à me réveiller, je sens de plus en plus des douleurs qui m'empêchent souvent de dormir... Petit à petit avec des médicaments, 5 à 6 médicaments, et 1 à 2 injections par jour tantôt dans les bras tantôt dans le dos... Je suis resté 23 jours à l'hôpital neurologique de Lyon, puis un séjour de deux mois dans une maison de repos... Durant tout ce temps, visite sur visite, scanner, traitement et re-traitement... Je me sens fatigué de tout ça... Mais le médecin m'a dit que j'aurai pu y passer de l'autre côté... Mais ça, c'est la volonté de Dieu..., car le jour qu'Il décidera de l'heure de ma mort... Depuis je ne marche plus tout seul dehors, jusqu'à maintenant, et encore moins sur la route... Je vis tout le temps avec une frayeur, comme une angoisse qui m'étouffe, quelque chose qui m'est jamais arrivé de ma vie, quelque chose que je n'ai jamais connu, ni senti... Je me demande jusqu'à maintenant comment cela m'est arrivé... Tout seul !... Et je n'ai eu aucune blessure sur moi, sur aucun endroit de mon corps, sauf dans ma tête... C'est qu'il y avait quelqu'un qui m'a frappé... ou peut-être un véhicule... ou peut-être, qui sait un coup de sort... Je me suis vu frappé (Madroub)... Je doute, maintenant que je suis plus conscient. Je suis sûr que quelqu'un m'a frappé... Je n'ai pas pu tomber tout seul, sans raison... Je marchais tout le long du trottoir. Arrivé dans un rond-point juste avant le feu rouge, juste là, au moment où je suis tombé... Comment se fait-il qu'on me retrouve de l'autre côté de la route, vers les feux rouges ? Ce sont les pompiers qui sont venus me prendre... Mais il n'y a eu aucune enquête ! Personne

conte-moi tes soucis et les malheurs du monde”... Et souvent on sollicitait le “Meddah” pour nous clamer ses dires. Et le Meddah aussitôt récitait :

“Suis sorti m’enlever l’ennui du soir

Des soucis se surajoutent à mes déboires

Et les visions restent si difficiles

Un ami marche en ma compagnie et me questionne

Mais moi aucune réponse ne lui donne”...

Ainsi ai-je appris à les connaître en les rencontrant, “chez eux”, dans leur propre univers. Ainsi ai-je pu “déroiler” le “dire des chibanis”...

* conteur-formateur

(1) zoufriyas, pluriel de zoufri : terme qui désigne de manière péjorative la condition du célibataire ou du célibatairisé aux mauvaises moeurs. C'est un terme populaire forgé probablement à partir du mot "ouvrier". Il garde la mémoire du désancrage amené par la création du salariat durant la période coloniale.

(N.D.L.R. : Les photographies qui illustrent ces pages sont de Saïd RAMDANE)

n'est venu me voir ! Le seul qui m'a parlé c'est le médecin, mais il ne m'a donné aucune information... Aucun gendarme, aucun policier n'est venu me voir..., me questionner pour enquêter... Moi je ne parle pas le français... Un ami Tunisien m'accompagnait et parfois il parlait à ma place : il servait de traducteur... J'étais en bonne santé, bonne mémoire, et maintenant je ne me rappelle plus de ce qui s'est passé pendant les quatre jours de coma... Je veux savoir ce qui s'est réellement passé. J'ai le droit de savoir... Pourquoi on ne m'a rien dit ? Pour quelle raison personne ne m'a tenu informé de ce qui s'est réellement passé ? Pour quelle raison aucune enquête n'a été ouverte ? Pourquoi aucun gendarme ou policier n'est venu enquêter, me questionner sur l'accident ? Maintenant je me sens mieux, mais je ne supporte plus rien, plus aucun bruit. Je ne supporte plus des discussions car j'ai vite mal à la tête... J'ai 59 ans....

Un jour je marchais du côté du marché, j'ai croisé deux gendarmes. Ils se sont arrêtés, ils m'ont fixé et un des deux indique à l'autre de la tête en ma direction et j'avais la forte impression qu'ils parlaient à mon sujet. Mais Dieu me pardonne si je me suis trompé... Depuis, il m'arrive à tout moment, des endormissements, quel que soit le moment de la journée, particulièrement après chaque prise de médicaments, soit trois moments de la journée... Et je vis maintenant avec l'angoisse et toujours la crainte. Sur la route, à l'extérieur, dès que je sors du foyer... Et même au lit, dans ma chambre, au moment du réveil, je mets beaucoup de temps à me relever, à me mettre hors du lit... Je n'arrive plus à faire des choses rapidement..., je vis au ralenti.... Et au foyer, je vis isolé... Le meilleur des cas, je préfère toujours rester seul dans mon coin, là où personne ne vient me déranger.... Je pense à moi, à ma vie, à mon avenir, à mes enfants... Mais le plus souvent, je pense chaque jour à cet accident qui reste pour moi un mystère, comme une impression que j'ai laissé une partie de moi-même... La langue me fait peur... C'est elle qui m'a laissé coincé, bloqué dans un coin... Je ne savais plus où aller, sinon près du Bon Dieu, le seul qui peut m'indiquer le chemin, le seul qui sait tout...

"Le Cheikh"

Tu connais, toi, la vie des immigrés ! Tu connais... Sa main a travaillé... Elle a travaillé le travail qui ne le concerne pas... Le pain arrive comme ça... Tu vis seul... C'est l'état, c'est la solitude... Tu dors seul, tu vis seul... La vie banale, de chambre en chambre... Celui qui est seul... On disait : "celui qui est seul est seul !"... Tu sors et tu ne trouves que le vide et retournes seul dans la chambre... C'est le malheur de l'exil... Dieu l'a voulu pour nous... Mektoub Allah ! ... Moi maintenant je suis à la retraite et je suis encore là... Normalement on vient juste pour rester quelques jours et le reste c'est de passer sa vie là-bas... On pense à la vie qu'on

a passée toutes ces années-là, en tant qu'immigré... Ecoute et saisis ! La dernière fois où j'étais en vacances en Algérie, je faisais ma sieste et comme il y avait des enfants qui jouaient et qui piaillaient, la mère intervient pour les calmer et elle leur dit "votre grand-père se repose" qu'ils dérangent la sieste du vieux... Alors j'ai dit : "Laisse-les... Toute ma vie je l'ai vécue dans l'absence et dans le silence... Laisse-les femme, laisse-les jouer je les ai longtemps languis... (...) J'entends des voix, de ma femme, je vois son visage, comme ça, comme je te vois... Je me réveille souvent la nuit... "Aktab warka ouasfi rabi"... ("Ecris une lettre et loues Dieu") (...) Et puis tu crois qu'il n'y a que nous les immigrés qui avons souffert ? Non, il y a aussi nos femmes et nos enfants qui ont supporté aussi notre absence en souffrance... et nous ne faisons pas attention... Tous, tous, dans la jeunesse on buvait l'alcool... il y avait des bagarres, on se payait des femmes, sauf ton respect et le mien, mais c'est la vérité... l'être doit dire la vérité... Faut pas cacher... (...) On pensait que ça durait longtemps comme ça : le travail y en avait, les femmes y'en avait, l'argent y'en avait, sans crise... C'était la dépense et l'alcool.... (...)

Et maintenant ce n'est plus une vie... Notre temps est fini ! On a l'impression qu'on a vécu pour rien, sauf à supporter l'insupportable... La France ce n'est pas notre pays, et nous souhaitons tous vivre notre vieillesse là-bas, dans la terre de nos ancêtres, avec nos familles et y mourir tranquillement et dignement en vrais musulmans... Ici, je traîne mon corps, et le mal du genoux devient pénible et m'empêche de sortir souvent... Et puis c'est fini maintenant... On est vieux et on ne peut plus rien... Regarde autour de toi..., chacun souffre de quelque chose ! Chacun porte en lui une maladie, une souffrance, en fonction de ce que Dieu a donné... Personne n'est heureux... Et pourtant on reste encore là, à traîner nos corps malades, nos corps et nos âmes blessés, fatigués, esquinés... Et pour tenir le coup, on prie... On n'a que la prière et on s'accroche au Très Haut, car c'est lui qui sait tout et qui voit tout... Chaque jour on doit implorer Dieu pour qu'Il pardonne nos fautes, nos erreurs, nos déboires... Si on savait qu'on allait tous arriver dans ces états peut-être qu'on aurait vécu autrement... en tout cas on aurait su faire attention... mais on était bêtes et on savait ni lire ni écrire.... Et c'était tout le contraire qui s'est passé... On a rien vu, on était aveugles, on suivait comme des moutons et on se croyait... On pensait qu'on allait être riches à la retraite.... Mais c'est la volonté de Dieu et Il nous a permis de vivre ce qu'Il

voulait... On a vécu ce qu'on devait vivre !... (...) On a perdu quelque chose... On nous a enlevé notre vie, par notre faute aussi, car on n'a pas su vivre... Moi j'ai tout fait ce que j'ai pu. Tant que j'étais en bonne santé je travaillais, mais depuis mon accident au genou j'ai arrêté. Et puis personne ne m'aurait embauché... (...) Maintenant on nous dit "Toi Belkacem tu ne sais rien faire... Tu fais pas bien le boulot..." et on te prend des jeunes qui n'ont aucune expérience... Moi je te dis, ils ne veulent plus de nous... (...) On me l'a dit à moi : "Belkacem ! Tu fais pas bien le boulot... Tu sais rien faire...". Avant c'est pas ça... Avant on disait : "O Belkacem... Tiens regarde celui-là il sait rien... Prends-le avec toi Belkacem, montre-lui le métier"... Et moi tout fier je montrais tout au jeune, fils d'un ami du Patron... Ouais mon frère. Si Saïd, je montrais tout ce que je savais, tout ce que j'ai appris... La dernière fois où je travaillais on me disait de faire ça, et moi je faisais tout le contraire... Puisqu'il dit que je ne fais pas bien le boulot... alors je fais pas bien.... Comme ça... Je ne me cassais plus la tête... Ceux qui ne savaient rien, on leur a appris le métier et maintenant c'est eux qui nous commandent sur notre travail... C'est la vie ! C'est ça la vie ici. La vie est traître... ■

Merci à...

Larbi, 58 ans
Mokhtar, 63 ans
Abdelhamid, 58 ans
Brahim, 62 ans
Mohieddin, 55 ans
Amar, 49 ans
Slimane, 61 ans
Ahmed, 56 ans
Abdallah, 57 ans
Hadj, 59 ans
Messaoud, 60 ans
Mohamed, 59 ans
Smaïn, 67 ans
Ali, 58 ans
Aïssa, 62 ans
Amar, 65 ans
Ali, 61 ans